

LE JOUR, 1947
9 Août 1947

LE PESSIMISME INHUMAIN

Nous avons rencontré hier un homme, dans l'opulence depuis sa naissance, et que le souci travaillait. Il redoutait la faim. Il redoutait la fin du monde. Son pessimisme allait plus loin que celui des pauvres bougres qui n'ont pas le pain du lendemain. Cet homme prêchait en gémissant qu'il fallait alléger ses responsabilités de toute sorte devant les problèmes de l'heure, devant les difficultés croissantes ; et que le malheur, en somme, doit inciter à la fuite ceux qui, pour le tempérer, peuvent quelque chose.

Voilà un état d'esprit déplorable. Par chance on ne le rencontre plus très souvent. Mais rien n'explique mieux, rien ne justifie autant une révolution que de raisonner ainsi ; et de laisser croire qu'on peut consolider sa propre sécurité matérielle dans une solitude égoïste en face de la détresse universelle.

Ce qui s'impose de nos jours aux hommes de ce nom, c'est d'aller au devant des risques et de considérer que le premier élément de tout patrimoine individuel, c'est la grandeur d'âme et de courage.

Le devoir de chacun est d'apporter sans cesse sa contribution, petite ou grande, au soulagement de l'épreuve collective ; et c'est une chose très irritante de voir des êtres parmi les plus rassasiés de se dérober moralement et matériellement aux obligations élémentaires de la solidarité sociale.

Un autre devoir aussi impérieux veut que nous bannissons de notre âme le pessimisme et la peur. Quelle que soit la misère du monde, au terme de toutes les nuits, on verra le soleil se lever.

L'exemple moral et civique que donnent en ce moment les Anglais est vraiment magnifique et mémorable ; là où tout autre peuple eu fléchi, on assiste devant une controverse poignante à un raidissement prodigieux.

Tous les pessimistes doivent en regardant ce qui se passe en Angleterre, s'humilier et retrouver l'endurance et l'exaltation qui créent et qui sauvent.